

## BIOGRAPHIE

DE

## PAUL SOLEILLET

---

« J'ai lu dans son œil, et je n'y ai vu que du bien. » Telles sont les paroles par lesquelles le mystique Saad-Bou, cheik-marabout de l'Adrar, puissant et vénéré entre tous, recommandait au respect et à l'admiration de ses disciples, de ses talibés, de ses serviteurs, le voyageur Paul Soleillet qui venait à lui simplement, pacifiquement, à travers les vastes solitudes africaines. Et ce que le respectable marabout a traduit dans son expression stylée à l'orientale, tous ceux qui connaissent, tous ceux qui ont vu, qui ont entendu Soleillet, l'ont compris, l'ont ressenti, l'ont subi comme lui.

De haute taille et de forte complexion, son beau visage brun, — aujourd'hui brûlé par les ardeurs tropicales d'un implacable soleil, — est en complète harmonie avec sa noble nature et frappe tout d'abord par l'expression d'une mâle énergie. Son front nettement développé dénote une intelligence supérieure ; l'épaisseur des sourcils peut laisser

soupçonner au premier aspect une apparence de dureté, mais en détaillant le regard, tantôt animé, tantôt lent, toujours franc et vif, — quelque maladif qu'il soit un peu devenu par les reflets ardents du sol saharien, — on trouve en lui cette double expression d'énergie et de mansuétude, de force et de bonté, de ténacité et de douceur, base de l'être moral d'un homme capable de concevoir et d'accomplir de grands desseins.

Né à Nîmes, le 29 avril 1842, Jean-Joseph-Marie Michel-Paul Soleillet a passé à Avignon ses années d'enfance, d'adolescence et de jeunesse. La débilité de son enfance disparut peu à peu pour faire place à la vigueur d'une constitution des mieux établies, grâce aux soins intelligents et assidus de la plus aimante des mères. Il n'a quitté qu'à vingt-deux ans le foyer paternel, et quoique admis pour ses études au collège Saint-Joseph d'Avignon, il n'y était que demi-pensionnaire et revenait chaque jour à la maison. Aussi, si son instruction lui a été donnée par des professeurs de talent, par des maîtres dévoués, il est bon de reconnaître qu'elle a été complétée, développée, réformée même sur certains points par son père, homme modeste autant qu'érudit, un beau caractère autant qu'un grand cœur (1).

(1) Soleillet (Louis-Michel-Ambroise) né à Marseille, où sa famille occupa une grande situation. Il était parent du compositeur marseillais Della-Maria. Il épousa mademoiselle Boyer (Anne-Louise) qui appartient à l'une des plus anciennes familles de Nîmes, alliée aux de Surville, aux Durant, aux de Chabaud-Latour ; M. Boyer-Brun, qui joua un rôle

C'est la forte direction paternelle, c'est la vive et intelligente affectivité maternelle, c'est la salutaire influence d'un foyer domestique tout en dehors des banalités ordinaires qu'on retrouve généralement dans tout intérieur riche et bourgeois qui, tenant l'intelligence du futur explorateur toujours en éveil et son cœur constamment ouvert, ont fait de lui un citoyen empreint des plus purs sentiments patriotiques, un homme dévoué entre tous à la grande cause de l'humanité.

Bon, généreux, heureux, tranquille, Soleillet devait, homme d'intérieur, se marier jeune. Il aima la fille d'un ami de son père et au milieu de la joie de tous, parents et amis, s'accomplit une union des mieux assorties, doux présage de jours sereins. Mais où est le bonheur en ce monde ? Il n'y avait pas un an que les époux étaient ensemble quand la mort, la cruelle mort, vint les visiter. Soleillet vit succomber sa jeune femme adorée au milieu des douleurs de l'enfantement sans qu'elle pût donner le jour au petit être qu'elle avait porté dans son sein. Comment dépeindre une telle douleur ! et comment la supporta celui qu'elle atteignait si durement ? On craignit pour sa santé, on craignit pour ses jours. Pendant de longs mois on le vit quotidiennement s'acheminer sombre et

dans les lettres pendant la Révolution, était son parent, et le député actuel de Nîmes, M. Ferdinand Boyer est son cousin.

M. Soleillet père est mort à Nîmes en 1872.

Il y avait encore, récemment, à Marseille, une rue *des Soleillet* et au quatorzième siècle un Soleillet était syndic des patrons pêcheurs de la cité phocéenne.

silencieux vers le champ de repos où gisait celle qui fut sa douce compagne et, morne et réfléchi, il restait immobile devant une pierre tumulaire sur laquelle on lit encore avec émotion : « *Amoris et doloris monumentum.* »

L'ardeur à l'étude, l'amour du savoir, que le cœur d'un père prévoyant avait su convertir de goût naturel en dévorante passion, chez le fils affligé, vinrent avec la patiente influence du temps amortir les tristes effets d'une trop poignante douleur. Et les recherches historiques, les discussions philosophiques, les controverses économiques firent alors la plus nécessaire des diversions. Réunissant quatre ou cinq amis dans un cabinet du second étage de cette vieille maison avignonnaise qu'il habitait au quartier des Couvents, ombragée de grands arbres et baignée par la Sorgue, les travaux littéraires historiques et critiques faits en commun fortifiaient à tous l'esprit et le cœur. Pour Soleillet, c'est le goût des voyages, où le portait sa nature débordante, qui l'emportait chez lui et ses connaissances sérieuses en géographie (les palmarès du collège d'Avignon le portent lauréat d'histoire et géographie) l'aidaient à préparer pour l'Afrique, déjà l'objet de ses prédilections, des notes relevées avec ordre, maturité, réflexion.

Mais il y avait toujours au fond de son cœur une douleur implacable qui ne pouvait l'abandonner. Vainement ses parents voulaient pour lui la fréquentation d'un monde où tous les salons lui étaient ouverts ; vainement pour lui ses amis cherchaient des motifs de distraction, préparaient des

parties de plaisir ; hors de l'étude rien ne le séduisait, ni les relations faciles, ni les amours légères, ni les connaissances de théâtre... C'était l'époque où la Pologne asservie voulut tenter encore de respirer librement et de rejeter loin d'elle la botte éperonnée des Mourawieff qui l'opprimaient. Dans un élan patriotique, — la Pologne était pour ce cœur généreux une victime à défendre, une amie à conserver à la France, — Soleillet s'enrôle comme volontaire et se rend en Suisse pour se diriger vers le centre insurrectionnel. Il ne put accomplir son généreux dessein, il fut rapatrié et plus que jamais s'adonna à l'étude.

Géographie et voyages, telle était sa constante occupation, sa préoccupation incessante. Ses amis le visitaient régulièrement dans ce cabinet rempli de livres où le bon goût du bibliophile se dévoilait au choix des raretés et des éditions remarquables, dans ce cabinet du second étage que, par un terme d'argot familier, on appelait le *boyau*, à cause de sa forme longue s'élargissant à l'une des extrémités. Que de questions agitées dans ce *boyau*, que de plans de voyage dressés et délaissés, que de réformes économiques et politiques discutées, que de théories émises plus ou moins basées scientifiquement, que d'ardeur, que d'entrain, que de jeunesse, — et même encore que de savoir et de sagesse, — dans la plupart de ces discussions qui n'ont pas été perdues, certes, puisqu'elles ont rendu l'homme à lui-même et que, l'arrachant à une douleur énervante, elles lui ont permis, après avoir agité des idées, d'en tenter la réalisation.

Soleillet vint à Paris ; il était employé des contributions indirectes dont son père était un des hauts fonctionnaires, mais entraîné par l'étude et habitué à l'indépendance il eut bientôt démissionné.

La vie lui souriait et il souriait à la vie, rêvant de grandes choses, inconscient toutefois de ce qu'il accomplirait et comment il l'accomplirait. Son père, redoutant pour lui l'oisiveté et préférant même le plus modeste mode d'activité à l'inactivité contemplative à laquelle il craignait de le voir devenir enclin, lui persuada d'entrer dans le commerce et pour faciliter ses goûts qui l'entraînaient plus que jamais vers l'Afrique, il en fit l'associé d'un industriel qui fabriquait pour les Etats Barbaresques les tissus de goût oriental lamés d'or et d'argent. Soleillet devait placer les tissus ouvrés et se mit en route. Il vit l'Afrique, la revit, l'aima, l'étudia sur place et réfléchit à tout l'avantage que la France pouvait retirer en établissant des relations suivies avec les nombreuses nations indigènes commerçantes, dont les produits s'écoulaient en dehors de notre belle colonie algérienne.

Le premier voyage de Paul Soleillet eut lieu en 1865 ; il revint à Alger une deuxième fois en 1866, et visita une grande partie de l'Algérie française ; nous le trouvons en 1867 dans la régence de Tunis. Le choléra sévissait alors dans Tunis-la-Verte et Soleillet est parmi les dévoués qui soignent les cholériques au plus fort du fléau. On lui fit la remarque qu'il n'était pas tenu d'exposer ainsi gratuitement sa vie et que vu l'épidémie il serait pru-

dent de regagner promptement la France. Qui lui parlait ainsi ne le connaissait pas. Il demeura ferme au poste dangereux qu'il s'était assigné librement, soignant les malades, secourant les familles affligées, et s'initiant aux mœurs, à la vie intime des habitants de l'Afrique, les aimant comme il aimait leur pays et jugeant par expérience de l'effet que produisait sur les pauvres déshérités, sur les tristes malades qui recevaient ses soins, cette énergie mélangée de mansuétude que reflète son beau visage, cette fermeté pleine de bonté qui miroite dans son regard fascinateur.

Et dans cette tâche de dévouement et d'abnégation, il n'était pas seul, il y avait là d'autres Français, d'autres compatriotes, et parmi les plus dévoués, une jeune fille, mademoiselle Camille Fleurat, fille du premier drogmann de la légation de France. Soleillet la remarque, son cœur touché en garde bon souvenir; plus tard, dans quelques années, ses grands voyages entrepris, il aura occasion de la revoir; comme lui, elle s'est dévouée, comme lui elle aime l'Afrique, elle est devenue orpheline, elle sera sa femme.

Toutefois, les affaires commerciales auxquelles il s'était adonné étaient loin de donner des résultats satisfaisants, l'industrie dans laquelle il avait mis ses capitaux lui était inconnue et son associé n'avait pas les qualités et les ressources suffisantes pour un commerce relativement important. Un désastre devait s'ensuivre. Soleillet y laissera le plus gros de sa fortune, qu'importe! La position plus que satisfaisante dont il avait joui jusqu'a-

lors, disparaîtra pour lui et sa famille, il n'y a pas à hésiter ! Sur les conseils, les sages avis de son père, octogénaire, mais ferme sous le poids des ans, il prend à sa charge une liquidation des plus onéreuses et les créanciers sont honnêtement satisfaits.

Au milieu des soucis et des vicissitudes, éclate la malheureuse guerre de 1870 et bientôt arrive la nouvelle de nos épouvantables désastres. La France a besoin de tous ses enfants. Soleillet s'engage, en qualité de volontaire, au 91<sup>e</sup> de ligne et passe dans le 33<sup>e</sup> d'infanterie de marche ; il assiste, entre autres affaires, à la bataille de Coulmiers et il est fait caporal. Au moment de l'armistice, le soldat épuisé de fatigues et de privations, le citoyen attristé des défaites et des malheurs de la patrie, est dangereusement malade et les siens craignent pour ses jours. Heureusement, la mort n'a pas voulu de lui, et après une longue et douloureuse maladie, il revient dans sa famille où, ayant peu à peu refait ses forces, il reprend ses travaux sur l'Afrique et prépare ses expéditions du grand désert.

Soleillet entre dans la vie de lutte, dans la vie d'aventure du grand voyageur, de l'explorateur pratique. Son savoir, sa fortune, ses forces, sa santé, son âme, sa vie, tout en lui est à cette idée :

*Pacifiquement conquérir et ouvrir les vastes contrées fermées de l'Afrique occidentale, pour donner à la France l'honneur et l'avantage de la prédominance civilisatrice et commerciale sur cet immense territoire.*



Avant de se mettre en route, Soleillet désireux d'avoir l'encouragement et l'appui du gouvernement de son pays, car il faisait converger ses projets avant tout, à l'avantage et à la prospérité de la France, crut devoir rédiger un mémoire qu'il adressa à M. de Larcy, son compatriote, l'ami de sa famille, alors ministre des travaux publics. Ce mémoire, daté du mois d'octobre 1871, indiquait le moyen d'amener, sur les marchés algériens, le commerce du Sahara central et du Soudan occidental; l'oasis de Laghouat y était désignée comme un point remarquablement situé pour la création de docks-entrepôts où seraient en sûreté toutes les marchandises d'exportation et d'importation; et l'exploration du Sahara entre Laghouat et In-Çalah y était précisée et désignée. Le ministre n'envoya pas de réponse à celui qui lui communiquait ses notes et ses projets.

A Marseille, Soleillet fut présenté à M. Félix de Surville, financier et économiste distingué, qui l'adressa à Paris à la Société générale algérienne, dont le directeur à cette époque était M. de Guigné. Soleillet fut aussi bien reçu que gracieusement éconduit, car après plusieurs entrevues très courtoises, on lui donna à entendre que mieux valait pour lui retourner en Algérie où il serait recommandé au directeur du Comptoir d'Alger, bien placé entre tous pour seconder ses projets. Les lenteurs et les fins de non-recevoir, prouvèrent bientôt au malheureux éconduit qu'il ne devait compter que sur lui-même.

Une épreuve terrible vint alors fondre sur lui :

la mort s'abattit sur son père, son guide, son conseiller, le seul qui l'eût tout d'abord compris et soutenu. Cet homme de bien s'éteignit doucement..... il avait accompli dignement sa longue carrière ; son fils lui ferma les yeux et filialement rempli de son ineffaçable souvenir, il inscrivait quatre ans plus tard les lignes suivantes en tête de son volume *Avenir de la France en Afrique* :

« Mon père,

» Toute ma vie est dans ces pages, résultat de mes études et de mes voyages : elles contiennent aussi mes espérances. Je les dépose pieusement sur ta tombe. »

Bien décidé à partir, Soleillet n'hésita plus à faire sans le secours d'autrui tous les préparatifs nécessaires. Il tenta avec ses seules ressources et le reste de son mince pécule, son courage et sa fermeté, une première expédition qu'il sut mener à bonne fin et dont les résultats importants furent appréciés par le haut commerce algérien. Il parcourut alors le Mزاب, les qu'çours du Djebel-Amour, le pays des Chaambas. Le viatique épuisé, il rebroussa chemin et regagna Alger ; il était de plus en plus enthousiaste, de plus en plus décidé. Il avait vu et parlait en connaissance de cause, sa parole fut persuasive. Il conquist l'amitié du général Mircher et celle de M. Warnier, député de l'Algérie, tous deux morts aujourd'hui, mais qui n'ont jamais cessé d'avoir en lui et dans la mission dont il parlait avec tant de sagesse et de patriotisme, la plus grande confiance. Il entra en relation avec les gé-

néraux de Loverdo et de Wimpfen, le géographe O'Mac-Carthy et le professeur Masqueray. Sur les pressantes incitations de ces personnes compétentes, il revint en France afin de se procurer, soit d'une manière officielle, soit par des générosités privées ce qui lui était indispensable pour atteindre la mystérieuse oasis d'In-Çalah, point central où convergent toutes les routes qui mettent le bassin de la Méditerranée en communication avec le bassin du Niger, mais plus impénétrable encore que l'impénétrable Tombouctou.

Sur le navire qui le ramenait dans la mère-patrie, il fit la connaissance de l'infortuné Dourneaux-Duperré, qui avait au cœur les mêmes pensées que lui et qui, comme lui, se rendait en France pour solliciter du ministère, aide, secours et protection. Ces deux hommes généreux se comprirent, s'estimèrent et devinrent dès lors amis. Dourneaux-Duperré, victime de la science, a succombé dans son entreprise, et son ami survivant écrivait naguère des lignes touchantes pour faire apprécier, selon ses mérites, et rappeler à ses compatriotes, cet homme de cœur et de dévouement, hélas ! trop peu connu, trop vite oublié.

Les projets de Paul Soleillet, mieux compris en Algérie qu'en France, étaient en meilleure voie sur le sol africain que dans les cabinets des ministres. La presse coloniale les soumettait au public algérien, bon appréciateur des difficultés et des avantages de l'entreprise, et la Chambre de commerce, d'Alger accordait son haut patronage à la future expédition. La compétence et l'influence du

général Mircher et du député Warnier, furent d'un grand poids dans l'adoption de cette louable mesure qui permit au voyageur de s'expliquer librement devant les membres de la Chambre de commerce qui avait réuni les principaux négociants de sa circonscription : « J'ai dépensé, leur dit-il, sept ans de ma vie et une partie de ma fortune à la réalisation d'une idée ; je ne demande qu'une chose : que cette idée, si elle est reconnue utile, profite à mon pays. » Et ces hommes pratiques comprirent cette idée, et ces travailleurs, ces commerçants, ces citoyens éclairés le mirent à même de réaliser cette promesse qu'il avait faite publiquement « de se rendre d'Alger à l'oasis d'In-Çalah et de ramener des marchands du Touat, porteurs des produits du Sahara et du Soudan, afin de les mettre en relation avec les commerçants français ».

Aussi, au retour, quelle réception enthousiaste, que de félicitations, que de témoignages d'admiration et de sympathie. Soleillet, toujours ardent, n'était pas entièrement satisfait de cette entreprise, pourtant si bien conduite. Néanmoins il était content de la tâche accomplie et son esprit tranquille était de plus en plus rempli de cette idée, que relier nos deux colonies africaines, — Sénégal et Algérie, — c'était chose désirable et faisable, qu'il lui fallait, dans ce but, revenir dans les parages parcourus et que, si être allé d'Alger à In-Çalah était bien, gagner Tombouctou et le Sénégal serait mieux encore.

Mais, positif et pratique, il comprenait bien que pour relier réellement et d'une manière efficace

ces pays à travers de telles immensités, il importait que la route fût ouverte et rendue facile, non seulement à l'homme, mais encore à tous les produits, indigènes ou exotiques, sur lesquels il exerce sa féconde activité. « Les transports, écrivait-il, telle est la difficulté qui se dressera constamment devant toutes les tentatives faites pour entrer en relations commerciales avec l'intérieur de l'Afrique. Depuis l'emploi de la vapeur comme moyen de locomotion, nous n'en sommes plus réduits, pour trouver des transports économiques, aux seuls fleuves, *ces chemins qui marchent*. Pourquoi ne demanderions-nous pas à cette vapeur qui a accompli tant de miracles dans les deux mondes, celui de nous ouvrir le Sahara et le Soudan. » Et voilà le grandiose projet du chemin de fer transsaharien, de cette ligne qui parut tout d'abord aussi chimérique que fantastique — Alger — In-Çalah — Tombouctou — Saint-Louis — dont Soleillet travaille à poser les premiers jalons, à dresser les poteaux indicateurs. C'est la tâche qu'il s'est imposée, c'est le but de son expédition actuelle, Saint-Louis du Sénégal étant son point de départ et Alger son point d'arrivée. Ce grand trajet accompli, l'explorateur satisfait songera alors à un repos mérité et dira aux jeunes : Grande est la carrière, la voie est belle, la route est praticable, suivez mon idée, elle est pleine de grandeur pour la France et d'avantages pour ses enfants !

Quoique contraint de revenir sur ses pas, le cœur serré, selon ses propres paroles, de quitter sans avoir pu y séjourner cette terre promise d'In-

Çalah, Soleillet n'avait pas, sans résultat, traversé d'immenses solitudes, affronté de grands dangers, triomphé de nombreux obstacles. Doux, patient, tolérant, sachant se faire tout à tous, celui qui dans son bagage de voyageur n'oublie jamais de mettre un *Rabelais*, un *Montaigne* et l'*Internelle Consolation*, avait su nouer dans le désert des amitiés fortes et durables avec les personnages importants et influents, vrais maîtres des indigènes de ces contrées. Parmi ces hommes, respectueux observateurs de l'hospitalité antique et qui, en garantie de la foi des traités, lui prenant la barbe dans la main droite, ont dit à leur visiteur : « Que ta barbe soit la mienne, que ma barbe soit la tienne, » comment ne pas citer l'agha Mohamed-Ben-Driss et le cheik Ahmed-Ben-Ahmed qui, malgré les paroles et la manière d'être absolument pacifiques du voyageur, ne trouva pas de plus beau présent à lui faire que l'épée conquise par son père sur les Touaregs ennemis : « Tu n'en as pas besoin, lui dit-il en la lui remettant, mais c'est l'arme d'un homme que je cède à un homme. »

Non, Soleillet ne veut pas de la conquête par l'épée, et cette arme qu'il recevait au moment où il apprenait la mort de son intrépide collègue et ami Dourneaux-Duperré, lâchement assassiné par des fanatiques et des pillards, ne lui inspira, quelque cruel que fût le coup qu'il en ressentit, aucune pensée de vengeance et il resta fidèle à sa maxime : « La civilisation par l'influence bienfaisante de la douceur et du savoir. »

Les récits de l'explorateur intéressaient au plus

haut point ses amis et le nombre de ceux qui voulaient le voir et l'entendre décida la Société des Beaux-Arts d'Alger, à tenir une réunion solennelle dans laquelle il raconterait, au public avide, ses impressions de voyage. Mais, causeur aimable en tête-à-tête, agréable narrateur au salon, Soleillet fut hésitant et craintif devant ce public nombreux qui se demandait comment, avec une timidité pareille, il avait pu mener à bien une si audacieuse entreprise. Ses amis lui conseillèrent alors d'écrire ses relations de voyage et de ne songer jamais à les exposer par la parole dans les grandes réunions. « Je ferai l'un et l'autre, » leur répondit celui qui s'était dit souvent : « Ce que l'on veut, on le peut. » En effet, nous avons de lui des rapports et des volumes simples et intéressants, et nous savons à quel point il est persuasif et attachant dans les conférences où le public recueille avidement de ses lèvres des choses d'autant mieux dites qu'il les a subies, vues, senties ou accomplies.

Il était un genre d'épreuve qui n'avait pas encore atteint Soleillet, le succès devait le lui amener. Cette nature franche, sincère et loyale fut en butte aux insinuations ténébreuses de la jalousie, aux machinations sourdes de la haine mesquine. Nous ne nous appesantirons pas sur une fâcheuse polémique soulevée dans une feuille algérienne au moment même où Soleillet avait à lutter contre les conseils de ses parents qui le pressaient d'abandonner ses projets ; conseils, il nous le faut avouer, qui lui venaient aussi de ses amis de la première

heure, des habitués de ce *boyau* où s'étaient élaborés les premiers plans. En outre, des créanciers le pressaient car, pourquoi ne pas le dire, Soleillet n'avait plus de ressources, chose fâcheuse dans un pays où on ne pardonne guère d'être pauvre.

Ce fut au milieu de tracasseries sans nombre qu'il commença ses conférences, désireux plus que jamais de faire connaître l'Afrique plus à fond, de la vulgariser pour ainsi dire, de la faire aimer et de répandre parmi le public ses idées de civilisation pacifique, ses grands projets de prospérité commerciale pour la France ; il voulait lancer le Transsaharien.

Avignon était la ville qui avait ses meilleurs, ses plus touchants souvenirs ; c'est à Avignon qu'il donna sa première conférence. Il se présenta sous le patronage de la Chambre de commerce, dont tous les membres et notamment son président d'alors, M. Jonathan Valabrègue, lui étaient sympathiques. Le public nombreux et choisi, réuni pour l'entendre dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, l'applaudit chaleureusement, admira l'émule des Rohlfs et des Laing et suivit attentivement ce parcours de la route décrite qui n'avait encore été fait par aucun Européen.

La deuxième conférence eut lieu à Lyon et l'accueil et l'enthousiasme de la grande ville resteront longtemps vivaces dans le souvenir de l'explorateur. Il parla sous le patronage de la Société de géographie, de cette société naissante qui lui vota des félicitations et fit imprimer, dans le premier numéro de son bulletin, la relation de son impor-



tant voyage. Plus tard, cette même Société devait offrir à Soleillet, à son retour de l'expédition de Segou, un chronomètre de grande valeur, portant l'inscription : « La Société de géographie de Lyon, à Paul Soleillet. »

Puis les conférences se succédèrent nombreuses à Paris, à la salle du boulevard des Capucines. Dans le courant des années 1874-75-76, Soleillet se fit entendre fréquemment et fut écouté attentivement, loué des uns, critiqué des autres, admiré de tous. Le premier il parle du chemin de fer devant relier Saint-Louis-du-Sénégal à Alger, et il émet cette belle idée : Faire de cette Afrique occidentale, qu'il connaît si profondément, le trait d'union des peuples latins de l'ancien et du nouveau monde qui doivent toujours avoir pour centre cette Méditerranée aux flots bleus, témoin de leur naissance et de leur immense développement.

Soleillet assista au Congrès de géographie en 1874 et se mit en relation avec les voyageurs étrangers, notamment Rolfs, Schenwurt, Narchtigal; le grand géographe Petermann entra en correspondance avec lui. Nos géographes Gravier, Malte-Brun, l'abbé Durand et spécialement le grand réformateur des études géographiques, Levasseur, celui qui a écrit la préface de ce livre, les premiers l'ont soutenu, encouragé et aidé de leurs lumières. Parlant un jour, en séance du congrès au cinquième groupe et développant les avantages qu'aurait la France à créer une *fonde* à l'extrémité de nos possessions algériennes, il invoqua le nom et l'autorité du député Warnier, dont la mort l'avait profondé-

ment attristé et l'avait privé d'un ami, d'un guide, d'un protecteur. Il reçut alors la carte d'un homme qui, député comme celui dont il déplorait la fin prématurée, avait écrit au bas de son nom : « Je m'offre à remplacer entièrement pour vous, celui qui n'est plus. » Et cette promesse faite a été fermement maintenue ; nous sommes heureux de nommer cet homme fidèle à sa parole : c'est l'honorable M. Georges Périn.

Les amitiés, les protections qui vinrent à Soleillet au milieu de ses luttes et de ses chagrins (dont un des plus sensibles fut de se voir dénier l'idée première du Transsaharien qui fut surtout critiqué sous l'action d'influences qui voulaient l'étouffer), le dédommagèrent d'une trop grande somme d'ennuis et l'aidèrent à persévérer, quelque dure que fût pour lui l'existence. Il gagna à sa cause des intelligences d'élite : l'amiral La Roncière le Noury, le poète Henri de Bornier, le directeur de l'école d'Architecture, Emile Trélat, les anciens ministres Dufaure et Grivart, les savants Broca, Littré, Renan, Paul Bert, Deloche, Cherbonneau, Houdas et l'infatigable Ferdinand de Lesseps.

La fatigue s'était emparée de lui, et il fut obligé de prendre un repos nécessaire à sa santé. Il revint dans le midi de la France auprès de sa mère aimée et quelque grand que fût son désir de se soustraire à la vie extérieure, il n'en fut pas moins obligé de subir le choc de tous ceux qui, sincèrement ou banalement, venaient l'assaillir pour lui faire abandonner ses projets de grands voyages et d'exploration. Il fut inébranlable. Cédant aux con-

seils de sa mère, qu'il était peiné de laisser seule pour ainsi dire pendant ses longues absences, il consentit à se marier et épousa celle dont le souvenir, depuis son dévouement à Tunis, ne l'avait pas quitté, celle qui est aujourd'hui sa noble compagne et qui l'aide et le réconforte dans cette vie rude et agitée qu'il s'est choisie.

Ses tournées de conférences recommencèrent. En apôtre, nous ne craignons pas de le dire, il parcourut les principales villes françaises du Midi, pénétra en Espagne et se rendit ensuite en Belgique et en Hollande. L'accueil du roi des Belges fut pour lui plus que bienveillant. Une personne de la cour demanda à Soleillet l'impression qu'il avait de Léopold II: « C'est un parfait gentleman, répondit-il. — Voilà précisément l'expression dont s'est servi le roi en parlant de vous, » reprit l'interlocuteur étonné de cette identique impression également ressentie et exprimée par deux hommes de beau caractère. En Hollande, grand fut l'accueil de la Société de géographie d'Amsterdam, enthousiaste et sympathique la gracieuse manifestation des étudiants de l'Université de Leyde.

De Hollande, Soleillet revint précipitamment à Paris; une lettre lui avait appris qu'on allait s'occuper au ministère de l'instruction publique, — à la commission des missions scientifiques, — de l'octroi d'une subvention devant faciliter ses voyages à travers l'Afrique. Arrivé, ce fut une déception; quelles qu'aient été les instances de MM. Périn, de Lesseps et La Roncière, ce projet n'eut aucune suite et pourtant le voyageur ne pouvait se

mettre en route faute d'émoluments nécessaires.

Mais la France ne manque pas d'intelligences d'élite et de natures généreuses. Soleillet n'avait pas prêché dans le désert et M. Dalloz, d'une part, facilita à Soleillet ses voyages en Afrique en le faisant correspondant du *Moniteur universel*, tandis que, d'autre part, M. l'amiral Thomasset, président de la Société des études coloniales et maritimes, lui faisait accorder par cette Société une subvention qui lui permettait de se rendre au Sénégal.

Au Sénégal, Soleillet conquiert l'estime et le cœur de tous. Le gouverneur, M. Brière de l'Isle, lui donne une mission et de nouveau l'explorateur est en route. Belle expédition que celle de Segou-Sikoro ; belle chose que ce drapeau français, emblème de civilisation, salué par les noirs du haut Niger. Aussi, au retour, les colons sénégalais sont en fête et reçoivent avec transport celui qui vient d'accomplir une si rude et si heureuse exploration. Il rentre à Saint-Louis ; la fatigue et la maladie le retiennent couché quelques jours ; M. le gouverneur, M. le président de la chambre de commerce, M. le maire s'empressent de lui faire visite et le conseil municipal choisit deux délégués chargés de lui exprimer tout l'intérêt que la ville prend à lui.

C'est l'insuffisance des fonds dont il disposait qui l'a forcé au retour, besoin est donc de gagner la France pour se ravitailler. En arrivant à Paris il apprendra qu'une somme de 10,000 francs lui a enfin été accordée ; mais, trop tard disponible, cette subvention restera sans effet et ne sera jamais touchée.

Soleillet fait voile vers Bordeaux ; il est reçu à bord par le bureau de la Société de géographie de cette ville qui le retient pour le soir même, afin de pouvoir recueillir de lui-même, en séance publique, les relations de son voyage. La foule accourue pour l'entendre est aussi nombreuse qu'enthousiaste et l'explorateur a la satisfaction de jouir d'une popularité, qui surprend sa modestie et reconforte son cœur.

Les réceptions et les conférences se succédèrent à Toulouse, Montpellier, Nîmes, Marseille, Lyon, Paris, Rouen et Avignon. Nous ne pouvons entrer dans les détails des belles réceptions, des chauds applaudissements qui n'ont pas un instant fait défaut au voyageur. Nous dirons toutefois que l'accueil, à Avignon, fut cordial entre tous. La séance de réception eut lieu dans cette même grande salle de l'Hôtel de Ville où Soleillet avait fait sa première conférence et sous le patronage de la même Chambre de commerce qui ne fut jamais indifférente à ses entreprises. Voici en quels termes s'exprima son président, l'honorable M. Gabriel Verdet :

« Je dois à mes fonctions de président de la Chambre de commerce l'honneur de présider la réunion de ce soir et de souhaiter au nom de tous la bienvenue à M. Paul Soleillet. Nous sommes heureux de l'accueillir parmi nous, comme nous l'avions déjà fait il y a quatre ans. Il revient aujourd'hui du Soudan, continuant ainsi son œuvre patriotique. M. Soleillet veut unir le Sénégal à l'Algérie, ouvrir à notre commerce les riches con-

trées du Soudan et établir l'influence française dans l'Afrique occidentale d'une manière solide et durable. L'Angleterre a eu Livingstone, l'Amérique a Stanley, la France a M. Soleillet. — Monsieur Soleillet, vos persévérants efforts, vos périlleux voyages, vos pénibles travaux vous assurent partout le plus sympathique accueil; mais dans cette ville d'Avignon, où s'est écoulée votre enfance, où M. votre père fut si aimé et si honoré de tous, où votre famille a été si estimée, — le souvenir ne s'en est pas perdu, — nous avons suivi avec le plus vif intérêt vos lointaines explorations et nous vous recevons joyeux et fiers. Nous serons toujours heureux de vous encourager dans l'œuvre patriotique que vous avez entreprise et que vous accomplirez avec l'aide de Dieu. »

Soleillet répondit :

« Monsieur le Président, je suis heureux de me retrouver à Avignon, cette ville aimée où j'ai été enfant, où j'ai eu mes premières joies et mes premières douleurs. Et c'est pour moi un bonheur tout particulier d'être reçu par vous, monsieur le Président, vous le fils d'un des meilleurs amis de mon père. Je vous remercie des bonnes paroles par lesquelles vous avez bien voulu rappeler à cette nombreuse assistance, dont l'empressement m'est si flatteur, les liens qui m'unissent à cette ville. Dans la tâche ardue que j'ai entreprise, j'ai besoin des encouragements de tous, mais ceux que je reçois aujourd'hui me sont particulièrement précieux; je n'en perdrai jamais le souvenir. »

Au milieu des siens Soleillet se fixa quelques

jours pour y goûter un repos nécessaire. Après avoir embrassé à Avignon la bonne Jeannette, cette vieille nourrice si dévouée à laquelle il donne toujours sa première visite en arrivant, sa dernière visite en partant, il se rendit en Languedoc, au Mazel, auprès de sa femme aimée et de sa tendre mère qui avaient soif de l'avoir auprès d'elles, tout comme il avait hâte de vivre au logis de la réconfortante vie de famille et surtout de voir, de caresser son jeune enfant, le gracieux Michel (1), qui ouvre si grands ses yeux pour les mirer toujours dans les yeux de son père. Et au Mazel se fit une réception autre encore que celle dont Soleillet était ému à l'avance. Les bons campagnards apprenant l'arrivée de celui dont ils connaissaient la bonté, la douceur, voulurent à leur manière lui témoigner leur attachement en même temps que leur admiration pour ce qu'ils avaient entendu dire de lui. Et sous un arc de verdure au milieu des hurrahs enthousiastes sortant des rudes poitrines des paysans, au bruit des détonations des armes à feu, Soleillet embrassait les siens et se laissait gagner par l'émotion en recevant, en donnant des poignées de main ; tous étaient contents de le revoir et de le féliciter.

Deux ministres, dont la France apprécie et appréciera de plus en plus les talents et les services, donnent à Soleillet, à son arrivée à Paris,

(1) De si loin que l'enfant le vit venir, il lui cria : Bonjour, papa, j'espère que tu arrives de Tombouctou, *au moins !* Voilà un *mot d'enfant* que nos chroniqueurs n'auraient pas inventé.

les meilleures marques de sympathie et d'approbation.

M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, lui remet les palmes d'officier d'Académie, à la demande de l'honorable M. Périn. Cette distinction honorifique était bien due à celui qui en était l'objet. M. le gouverneur du Sénégal, sur l'avis unanime du conseil d'administration du gouvernement de la colonie, après l'expédition de Segou, avait demandé pour Soleillet, au ministre de la marine et des colonies, la croix de la Légion d'honneur ; mais oublieux de lui-même, Soleillet préféra une récompense pour son compagnon de route, et demanda, pour le fidèle Souliman, dont il avait pu apprécier le dévouement louable, la médaille militaire au détriment de la décoration pour lui sollicitée. Car penser à ceux qui l'ont secondé, être reconnaissant des services rendus, ne point oublier les compagnons de ses travaux et de ses dangers, est sa préoccupation constante quand il est loin d'eux, de même que près d'eux il les entoure d'attentions, de prévenances et d'égards.

M. de Freycinet, qui occupe aujourd'hui la grande situation des Richelieu et des Colbert, — ces deux grands hommes qui faisaient de l'Afrique un des sujets de leurs grandes préoccupations, — était alors ministre des travaux publics. Il reçut l'explorateur et s'entretint avec lui de ses travaux accomplis, de ses projets futurs. Soleillet fut compris et apprécié de cet homme supérieur qui, comme le ministre de Louis XIV, s'explique l'avantage des développements de l'industrie française à l'exté-



rieur, et comme le grand ministre qui dirigea la France sous Louis XIII, il sait connaître, pénétrer, juger les hommes, les hommes qu'aurait tant de mal à diriger aujourd'hui l'habile Richelieu lui-même, obligé qu'il serait de compter avec la liberté conquise et le savoir répandu.

Le général Faidherbe, ancien gouverneur du Sénégal, écrivit à Soleillet qui, accédant à ses désirs, se rendit à Lille afin de causer de cette colonie à laquelle s'intéresse toujours ce guerrier avant, cet homme versé et habile dans la direction militaire comme dans l'administration civile. Le voyageur fut son hôte et la gracieuse hospitalité reçue à Lille, dans la modeste demeure du général, a été depuis tout aussi gracieusement offerte à Paris, dans la splendide résidence du grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Soleillet voyait enfin, avec satisfaction, que le Transsaharien n'était plus dans l'esprit public une utopie, un rêve irréalisable. Sa grande idée était comprise, et le gouvernement de la France prenait la détermination de créer une commission d'études, spéciale à ce grand projet. Immense et louable détermination ! mais ce premier résultat ne laissa pas inactif le promoteur de la ligne Occidentale-Afrique.

M. Ferdinand de Lesseps, l'homme aux conceptions et aux travaux gigantesques, se rendant à Lyon et à Saint-Etienne pour donner des conférences sur son projet de percement de l'isthme de Panama, vint dans ces deux grandes cités industrielles, accompagné de Paul Soleillet, dont il fit

valoir les grandes entreprises si profitables aux intérêts du commerce français. A Saint-Etienne, au banquet offert par la Chambre de commerce, on parla à M. de Lesseps du Transsaharien, s'adressant alors aux invités qui l'écoutaient avidement et faisant allusion à son âge, se disant déjà vieux, — lui seul s'en est aperçu et personne n'y croit, — M. de Lesseps indiquait Soleillet pour son successeur et exposait en termes chaleureux tout ce que l'Afrique pouvait procurer d'avantageux à la France, dont la mission civilisatrice est loin d'être accomplie. Témoin de l'entrain, des reparties vives, de l'avidité avec laquelle les convives recueillaient la conversation enjouée de l'explorateur : Soleillet, lui dit-il, vous avez une grande force que je ne vous soupçonnais pas, vous avez la gaieté. »

Puis eut lieu le congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences qui se tint à Montpellier. Soleillet s'y rendit et nous le trouvons mentionné dans le compte rendu pour onze communications. A une conférence qui avait attiré au Grand-Théâtre une foule considérable, il fut chargé par l'honorable maire de la grande cité languedocienne, de parler en faveur de la souscription pour la statue que la ville de Tours devait élever à Rabelais. Soleillet le fit en termes chaleureux. Rabelais est son compagnon de route, il en fait sa lecture assidue, ne lui doit-il pas une bonne partie de cette gaieté qui est une force, comme l'a dit M. de Lesseps. Comment en parlant de lui et pour lui, heureux de l'hommage que lui devait une

grande cité, n'aurait-il pas été enlevant, entraînant, convaincant.

Sa parole douce et lente, mais vivante et imagée, dans laquelle se retrouve un reste d'accent méridional, est véritablement séduisante et explique le succès dont Soleillet se reconnaît débiteur aux femmes françaises. Plus que les hommes, avant eux, elles ont soutenu, encouragé de leurs bons applaudissements, de leurs vives et touchantes félicitations, le voyageur qu'on semblait prendre plaisir à ne pas remarquer, à laisser incompris. Les Françaises ! mais leur patriotisme ardent n'a d'égal que leur dévouement au malheur et comme il est plus encore dans le cœur que dans le cerveau, dans le sentiment que dans la raison, il n'en est que plus inspirateur des grands élans et des belles actions. Les dames languedociennes ont entendu Soleillet raconter comment, arrivé chez le roi Ahmadou, qui déploie son armée devant lui pour lui marquer, avec une certaine ostentation intentionnelle, sa puissance et sa force, il fait saluer notre drapeau aux trois couleurs ; elles témoignent de leur patriotique admiration en remettant à l'explorateur, pour l'arborer dans ses voyages futurs, un pavillon tricolore brodé de leurs mains, aux armes du Languedoc, province natale du voyageur. C'est celui que, désormais, dans les excursions soudano-sahariennes, salueront les tribus africaines quand il flottera, brillant aux rayons du soleil de feu *sub Jove Africano*.

Et le voyageur s'est remis en route et, par le chemin qui cotoie la mer, il a gagné l'Adrar ;

l'attaque imprévue, le pillage qu'il a subi l'ont fait revenir d'une expédition entreprise, dans les conditions les plus souhaitables.

Membre de la commission d'études du chemin de fer transsaharien, il a une mission officielle qu'il tient à remplir malgré sa récente déconvenue ; nous, qui connaissons l'homme, nous disons hardiment qu'il n'y faillira pas. D'ailleurs, son dernier voyage même, quoique incomplet, n'est pas sans résultat, et comme l'a fort bien fait remarquer M. le baron Thénard à la réunion de la Société de géographie, dans laquelle Soleillet s'est fait entendre tout récemment : « On ne peut pas en vouloir au chasseur qui, parti en promettant de rapporter des perdreaux, nous rapporte des lièvres, et tel est le cas du voyageur Soleillet. Son voyage n'a pas été ce qu'il avait dit et prévu, puisqu'il va le recommencer, et espérons-le, heureusement cette fois. Mais a-t-il été infructueux ? Non, certes ! » Et le membre de l'institut montra alors un échantillon de suc de plante rapporté par l'explorateur ; d'après les premières analyses du savant chimiste, c'est une base de gutta-percha, plus riche que les gutta-perchas actuellement connues dans le commerce.

Soleillet, en effet, a tenté et est revenu de quatre grandes explorations et chaque fois il signale à l'industrie, à ne nous occuper que d'elle, de riches produits à exploiter. Des montagnes du Djebel-Amour, il rapporte un type de houille qu'il fait analyser par l'ingénieur-directeur de l'École des mines de Paris ; de l'oasis d'In-Calah, entre autres

échantillons, une certaine quantité de salpêtre, analysé par le docteur Jaquême de Marseille, qui lui trouve une richesse de près de 93 0/0 d'azote pur; de Segou-Sikoro le *karité* ou beurre végétal, dont les Anglais ont déjà commencé l'exploitation sur une vaste échelle; et de l'Adrar enfin, ce suc du *fernan* ou arbuste à caoutchouc, objet des expériences actuelles de M. le baron Thénard.

De tels hommes sont précieux et un pays s'honore en reconnaissant leurs services et en les mettant à même de continuer leurs courses intéressantes, leurs investigations productives. Aussi, est-ce avec bonheur que nous avons vu naguère le grand accueil fait à Soleillet par les ministres d'abord, — citons MM. de Freycinet<sup>1</sup>, Jauréguiberry, J. Ferry et Varroy; puis par les savants, les membres de l'Institut, MM. Thénard, de Lesseps, Levasseur, de Labbadie, de Quatrefages, Dumas, Perrier, — ces trois derniers originaires du Gard, contrée fertile en grands hommes; — la Société de géographie; la Société de géographie commerciale de France; la Société des études coloniales et maritimes; la Société des ingénieurs civils, etc., etc., etc.

Après quelques jours de repos dans sa famille, il embrasse sa mère, sa femme, ses enfants. Reçu, enfin, par l'honorable M. Gambetta et M. Varroy, ministre des travaux publics, homme aussi aimable dans ses relations qu'infatigable à sa lourde tâche, ayant pris congé du Président dont s'honore et qui honore la République française, l'éminent M. Grévy, de nouveau le voilà parti; il est en route pour Tombouctou.... Quand aurons-nous cette

nouvelle désirable : « L'explorateur Soleillet arrive à Alger ayant accompli, après de longues journées de marche, son voyage à travers la Nigritie et le Sahara. » Les vœux de tous l'accompagnent et dans cette grande expédition, dans ce voyage décisif, — car enfin, celui qui l'accomplit doit prendre un repos vaillamment conquis et noblement gagné, — l'explorateur sera suivi par tous ceux qui s'intéressent à la grandeur de la patrie, au progrès de la civilisation, au triomphe de la science.

Puisse-t-il nous revenir glorieux, sa grande et difficile tâche accomplie, inscrivant alors en brillantes lettres d'or sur cette Afrique à fond d'azur dont il scelle ses envois du désert, ce beau mot de triomphe : *APERTE*.

F. B.

Paris, juillet 1880.

---